

Bureau météorologique.

Washington, 21 mars. — Indications pour la Louisiane.—Temps beau; plus froid dans les parties centrales et nord; vent frais du sud tournant au nord.

Les explosions en France.

Depuis quelque temps, depuis deux ou trois ans surtout, il se passe, en France, des choses bien étranges. Il ne peut s'occure à un mois, presque pas une semaine, sans qu'un accident terrible, inexplicable et inexplicable, sans qu'une catastrophe, fruit évident de la plus monstrueuse malveillance, ne vienne jeter l'alarme dans les esprits et ébranler la confiance publique dans l'avenir. C'est tantôt un magasin de munitions qui fait explosion, comme à la Courbray, près de Toulon, et comme à Bourges; tantôt des bombes de dynamite qui éclatent ou que l'on trouve sous les murs d'un arsenal. Tantôt, ce sont des sentinelles qu'on attaque traitreusement à coups de carabines. Cette nuit encore nous recevons la nouvelle d'une explosion qui avait lieu, cette fois, dans un laboratoire où des ingénieurs faisaient des essais sur une poudre de nouvelle invention.

Nous savons bien que dans tout cela il faut faire la part du hasard, de la malchance, de la maladresse même, peut-être, comme dans l'explosion d'hier soir, par exemple; mais il est impossible de s'expliquer les catastrophes, les coups de feu dont nous venons de parler sans l'intervention d'une criminelle malveillance. Un fait qui n'a pas été assez remarqué et qu'il est bon de relever: Des experts ont pu examiner minutieusement certaines bombes trouvées sous les murs d'un arsenal, et ils ont déclaré que ces engins de destruction qui étaient destinés à servir en France, n'étaient pas de fabrication française, mais de fabrication étrangère.

Ce n'est donc pas seulement dans ce pays qu'il faut chercher l'origine de toutes les tentatives criminelles qui semblent dirigées spécialement contre lui. N'y aurait-il pas moyen de mettre un terme à tous ces attentats aussi lâches qu'odieux, qui ne sont l'œuvre que d'une poignée de bandits?

Ce n'est pas seulement au nom de la stabilité des institutions gouvernementales qu'il faut faire la guerre aux assassins et aux dynamitards, mais aussi et surtout au nom de la liberté, qui est la première victime de toutes ces atrocités.

Le rapport du général Otis.

Le rapport télégraphique du général Otis reçu aujourd'hui a causé une grande satisfaction aux autorités du département de la guerre, car il annonce que tous les malades et tous les blessés vont incessamment être embarqués pour revenir aux Etats-Unis.

Des officiers spécialement nommés par le département de la guerre attendront les transports à San Francisco, paieront les soldats, les licencieront et les renverront dans leurs foyers avec frais de gouvernement. Leur temps de service prendra fin à leur arrivée aux Etats-Unis. Les plus malades seront installés dans des hôpitaux jusqu'au moment où ils pourront supporter les fatigues du voyage.

M. JOHN SHERMAN.

John Sherman, dont on a annoncé la mort hier, mais qui est, au contraire, en voie de rétablissement, est la dernière, ou à peu près, de ces grandes figures dont la carrière commençant avec la guerre civile et couvrant la période des dernières quarante années a été mêlée aux grands événements de l'époque.

Comme son illustre frère, William Tecumseh Sherman, a tenu le plus haut rang parmi les héros militaires de cette génération, John Sherman a pris place dans la vie civile à côté de Seward, de Sumner, d'Evarts, de Blaine et de ce groupe de géants intellectuels des jours de la guerre et de la "reconstruction".

Toujours un leader, deux fois membre du cabinet, la première en qualité de secrétaire du trésor et la seconde au poste de secrétaire d'Etat, trois fois candidat au choix de la convention nationale pour la Présidence et, pendant des années, une des forces créatrices du Congrès, M. John Sherman a été identifié avec les lois, la confédération des lois et les luttes politiques qui ont attiré l'attention depuis près d'un demi-siècle.

Peu d'hommes ont rempli aussi continuellement des fonctions publiques diverses que M. John Sherman, et dans toutes ses entreprises il a été remarquable.

John Sherman est né le 10 mai 1823 dans le comté de Lancaster, Ohio, trois ans après son frère William Tecumseh.

Leurs ancêtres avaient été des hommes remarquables, et ils pouvaient tracer leur ascendance jusqu'à Roger Sherman, un des signataires de la déclaration d'indépendance, et aux Shermans arrivés peu de temps après le débarquement de "Pelerins".

Leur père était un avocat éminent de l'Ohio, qui fut élevé vers la fin de sa vie aux fonctions de juge de la Cour Suprême.

A sa mort, en 1829, sa nombreuse famille de garçons se trouva sans ressources, et ils furent adoptés par des amis et des parents. William s'installa chez Thos. Ewing, qui lui traça sa carrière de soldat, tandis que John et son frère aîné, Charles, partaient pour Mansfield. John y étudia le droit, qui le lança plus tard dans la politique et la vie publique.

C'est en 1848 qu'il débuta dans la vie publique, quand il fut nommé délégué à la convention du parti "whig" à Philadelphie, qui choisit Zacharie Taylor comme candidat à la présidence des Etats-Unis. Et il fut de nouveau élu délégué, en 1852, à la convention de Baltimore qui choisit Winfield Scott.

A cette époque de sa jeunesse sa prudence caractéristique et son "conservatisme" le firent remarquer comme un homme sûr parmi ceux — et ils étaient nombreux — qu'exaltaient et émotionnaient les événements et le conduisit à la guerre civile. Et ces qualités lui valurent sa première élection au Congrès, le trente-quatrième, dans lequel il prit sa place le 3 décembre 1855.

Une ère mouvementée s'ouvrit alors, et il entra en scène au moment où des hommes de son talent et son courage étaient nécessaires. Les tentatives d'appel du compromis du Missouri, la décision Dred Scott, la loi sur les esclaves fugitifs, les progrès de l'idée d'abolition de l'esclavage et les nuages d'une guerre civile s'amoncelant à l'horizon annonçaient que l'existence même de la République était en jeu.

EMPOISONNEMENTS.

La triste affaire, bien parisienne, qui vient d'avoir son dénouement à la cour d'assises de la Seine, et dont nous avons parlé dans nos dépêches, il y a quelques jours, remet tout naturellement en mémoire et les célèbres procès d'empoisonnement et les curieux débats scientifiques auxquels certains ont donné lieu.

Selon l'expression de Mme de Sévigné, il y eut un moment où toute la société française fut prise d'une "humeur empoisonnante". Après les célèbres procès de la chambre ardente, vint celui de la Brinvilliers — le plus curieux de tous, le vrai type de procès d'empoisonnement.

En vérité, cette Brinvilliers, quoique vivant au dix-septième siècle, ressemble étrangement à une névrosée moderne. Il y avait de la cupidité, mais beaucoup de "vénaisme" dans son cas — j'entends d'hystérie ou de manie meurtrière et cruelle. Beaucoup de ses crimes furent absolument inutiles, et si elle avait intérêt à faire disparaître son père, son mari, ses frères et tous ses parents à héritage, on se demande pourquoi elle s'amusait à intoxiquer ses domestiques et les pauvres des hôpitaux.

Le plus curieux, c'est qu'un beau jour, on plut à une belle nuit, elle crut devoir raconter ses exploits à un jeune laquais, nommé Briancourt, qu'elle honorait de ses faveurs, après quoi elle essaya de le faire assassiner par son complice Sainte-Croix.

On sait comment elle fut prise après s'être réfugiée près de Liège. Un exempt, nommé Dessais, se travestit, lui conta l'histoire, et, sous prétexte d'un rendez-vous, la remit entre les mains de ses argousins. Ce n'était pas agir en gentilhomme, mais, alors comme à présent, le personnel des mouchards ne se recrutait pas dans l'aristocratie. En marchant au supplice, la Brinvilliers dit à son confesseur, le sorbonniste Girard:

— Je vous en prie, mon père, mettez-vous devant moi et me cachez la vue de ce coquin de Dessais, qui s'aperçoit dans mon escorte.

Et comme le Père Girard lui faisait observer que cette rancune n'était pas d'une bonne chrétienne, elle en exprima son repentir et même cria à Dessais du haut de son échafaud:

— Monieur, je meurs votre servante.

Rien n'est plus curieux que la relation des derniers moments de la Brinvilliers par son confesseur. Elle y paraît sincèrement repentante quoique hantée d'étranges préoccupations. Comme on devait la brûler après l'avoir décapitée, elle se demandait anxieusement comment son corps pourrait se reconstituer le jour du jugement dernier. Sur quoi le Père Girard la rassura, lui disant que Dieu qui avait su tirer le monde du néant saurait bien retrouver les parcelles du corps d'une de ses créatures, si petites fussent-elles.

Sur cette assurance, la Brinvilliers mourut le plus stoïque de tous les mortels.

Le procès d'empoisonnement qui fut le plus de bruit dans notre siècle fut, peut-être, celui de Mme Lafarge, en 1840. Il a donné lieu à des milliers d'écrits de toutes sortes.

Mme Lafarge, née Marie Capelle, était une fort étrange personne: pas jolie, mais "pire", qui exerçait une influence presque magnétique sur tous ceux qui l'approchaient.

Elle était brune avec des yeux noirs et un teint fort blanc. Quoique de naissance modeste, elle avait fréquenté le meilleur monde de ses premières années. On fut un malheur pour elle. Comme "Mme Bovary", elle fut une déclassée.

LES PROGRES DU COMMERCE AMERICAIN DANS LA COLONIE DU CAP.

Les négociants anglais s'effraient des immenses progrès du commerce américain dans la Colonie du Cap, et il est beaucoup question d'une combinaison pour les arrêter.

Dans un rapport au département d'Etat M. Stowe, consul général des Etats-Unis à Captown, cite quelques uns des succès commerciaux remportés récemment par des Américains.

Deux commandes de détail de tubes de métal d'un montant total de \$2,500,000 ont été récemment faites aux Etats-Unis, à 20 0/10 au-dessous des prix anglais. Et, en outre, les fabricants écossais refusaient de fournir des tubes de la longueur demandée. Une grande fabrique d'allumettes en cours de construction à Captown emploiera des machines américaines.

D'immenses quantités de fil de fer galvanisé sont expédiées au Natal par des fabricants américains, à 20 pour cent au-dessous des prix anglais.

Trois mille tonnes de charbon de la Virginie viennent d'arriver à Captown.

LA CURE PAR LE REVE.

Le docteur J.-Léonard Corning a découvert une méthode de guérison pour les personnes atteintes de maladies nerveuses et mentales: cette méthode consiste à procurer aux malades des rêves agréables. Voici comment procède le docteur Corning, dispensateur des songes heureux. Il emploie une sorte de casque en cuir souple qui enveloppe le crâne et les oreilles, laissant le visage seul à découvert. A la place des oreilles ont été ménagées deux oreilles métalliques, reliées par un tube en caoutchouc à un phonographe Edison. Le malade coiffe ce casque et s'étend sur un divan, de préférence sur le dos. Une sorte de tente l'abrite et le plonge dans une obscurité complète. Au pied du lit, un écran blanc est dressé, tandis qu'à la tête et en dehors de la tente est installé, sur un trépied, un stéréopticien, appareil à projection dont l'objectif passe par une ouverture de la tente. Cette espèce de lanterne magique peut recevoir des vues chromatocopiques très variées, dont les images nuancées sont projetées sur le divan, mêlant leurs teintes et leurs sujets de façon à captiver le malade. Tandis que les sensations de la vue sont ainsi éveillées, une influence du même genre est exercée sur l'ouïe par les vibrations d'un phonographe. Sous

L'ECHANGE DES RATIFICATIONS.

Madrid, Espagne, 21 mars.—La reine régente a signé le décret donnant à M. Jules Cambon, ambassadeur de France aux Etats-Unis, pleins pouvoirs pour représenter l'Espagne dans l'échange des ratifications du traité de paix.

AMUSEMENTS.

TULANE.

Il s'est produit bien des changements sur la scène américaine, depuis une quarantaine ou une cinquantaine d'années; ce qui n'a pas changé cependant, c'est le goût pour les mœurs, l'on aime autant aujourd'hui, que le premier jour. C'est ce qui explique la vogue de la Compagnie Primrose et Decktader, qui réussit à faire toujours des salles comblées, à chaque représentation, y compris les matinales, qui ont lieu le mercredi et le samedi.

ST-CHARLES.

Il fallait une pièce comme "Hazel Kirks" pour pouvoir soutenir le terrible voisinage de la Passion, qui se joue dans le théâtre voisin. Impossible à ce point de vue, de faire un meilleur choix que la direction du St-Charles. Miss Bourne et M. Beckwith se partagent les honneurs de la soirée, avec M. Mackley, excellent dans Dunstan Kirke.

Quant au vaudeville, il nous donne Chevriol, d'abord; puis Conway et Leland, Mazras et Mazet, et enfin Spence et Bartelle. Sans compter la Kinodrome et ses vues si attrayantes.

THEATRE CRECENT.

"The Dazzler" est l'attraction du moment au Crecent. Cette série de scènes comiques, bouffonnes même parfois, plait au public qui aime à entendre et voir à la fois chanter, danser et jouer la comédie. Et puis il y a d'excellents artistes dans la troupe qui jouent "The Dazzler", des artistes qui ont de la verve et savent enlever les morceaux qu'ils interprètent.

ACADEMIE DE MUSIQUE.

La Paasfen, avec ses 23 splendides tableaux mouvants et vivants, produit un prodigieux effet depuis dimanche, à l'Académie de Musique. Aussi, la foule s'y pressait-elle, à chaque représentation. Rien de plus naturel. Tout le monde connaît les scènes si émouvantes qui ont précédé et suivi la mort de Christ, et l'on est bien aise de voir reproduites d'une façon si saisissante. Ministres de la religion, élèves de convents et fidèles s'y rendent avec empressement, et l'on y entend, en même temps, les compositions des grands maîtres qui ont écrit de la musique religieuse.

debout, et se mit à regarder l'endroit où il se trouvait.

C'était ignoble, ce bouge; cela sentait le tabac, le gin, la charcuterie rance, la bière aigre, puis un tas d'odeurs d'ordre composite ou dominait le parchemin vieilli et le papier moisi.

— Il me semble que je me trouve chez un joli gredin, — se dit Foot-Dick, — ça doit être un de ceux qui accompagnent le constable au cirque.

Puis tout aussitôt: — Je ne pense pas qu'il faille de grosses sommes pour corrompre ce jeune familier.

Sortant alors de la poche de son gilet une pièce de deux schellings, il la montra au jeune singe en clignant de l'œil. Celui-ci répondit aussitôt par un signe de tête affirmatif.

Dans cette maison où se brassaient évidemment des affaires infâmes, ignobles, on devait savoir tout ce que l'on désirait connaître du jeune drôle pour la modeste somme de cinquante sous.

Le pacte était signé. Le clerc tendait déjà sa petite patte crochue.

— Comment s'appelle la personne qui vient d'entrer avant moi? — M. Backer. — Isaac Backer. —

— Laissez cette chaise. — Il ne prit aucun compte de cette recommandation, ne consentant nullement à demeurer

sur le prix de sa délation un premier dividende.

La pièce de deux schellings passa de la main de Richard dans la sienne.

Et Foot-Dick, bien décidé à en connaître plus long, sortit du même gousset deux autres pièces blanches de même valeur.

— Pourquoi M. Backer vient-il voir votre patron? — Ils sont en affaires ensemble.

— Quelles affaires? — Beaucoup... des affaires d'argent... parbleu!... Des affaires de prêts... — Quelle est l'affaire qui les occupe en ce moment? — Le clerc, cette fois, secoua négligemment la tête.

Il se refusait à parler... Mais cependant la vue ostensible des deux pièces blanches le faisait abominablement loucher.

Richard fit le simulacre de remettre les deux pièces dans son gousset, et le clerc vit bien cette fois que s'il ne parlait point, il ne toucherait pas la forte somme.

— Mettez encore deux schellings, — susurra la voix aigre du petit, — et je vous ferai voir et entendre quelque chose.

— Marché conclu. — Alors le rusé gringalet se leva, avec des précautions de chatte. Au fond de la pièce il déplaça un vieux carton renfermant divers dossiers, puis: — Maintenant, regardez et

écoutez... Mais faites vite... parce que si Revinis me surprenait, il me casserait les reins... Et il tapa dur... oui... Revinis.

Une fente assez large dans la cloison permit à Foot-Dick de voir ce qui se passait dans la pièce voisine.

Elle était aussi sordide que celle où il se trouvait. Le sollicitor Th. Revinis était assis à son bureau, et il avait, assis en face de lui, Isaac Backer.

Foot-Dick reconnut aussitôt Revinis pour l'un des individus mal tenus qui avaient accompagné le constable au cirque. Et en approchant son oreille de la fente, il put parfaitement entendre leur conversation.

Il n'était nullement souriant, Backer, très en colère, au contraire, et les poings fermés, donnant toutes les marques d'une très méchante humeur.

— Enfin... comme je ne recevais rien de vous je suis venu voir vous. — Vous?... il n'est point coiffé! —

— Naturellement puisqu'il a payé... On n'avait plus aucune raison pour le mettre en prison.

— Parce que vous êtes des malfaiteurs, des propres-à-rien, parce que vous avez trop attendu... — Il n'y a réellement pas de notre faute! Nous avons été refaits.

— C'est bien votre faute!... Eh bien!... lord Lyford va

être content!... Lui qui comptait si bien être débarrassé cette fois de son abominable frère... et pour toujours.

— Non s'y pouvons rien... — C'est encore à recommencer! — Dites à M. le duo que nous ferons tous nos efforts... — Ah! bien!... oui!... Avec ça qu'il entendra quelque chose le duo... Lui qui ne doit pas dégrager... L'entretien se terminait. Isaac Backer se levait et prenait congé.

Foot-Dick en savait assez, du reste, et vivement il se reculait, tandis que le clerc remettait les cartons en place.

Puis il sortit, sans dire un mot au petit drôle, et sur le palier, se parlant à lui-même, le cœur débordant d'une invétérée rancœur, il répéta à plusieurs reprises: — Ainsi!... c'était mon frère!!!

L'homme, hélas! n'est jamais parfait; Richard Barclay en était une preuve évidente. Cependant on peut poser en principe qu'un homme, même avec des défauts moyens, de déplorables vices, peut posséder dans le fond une excellente nature.

Tel était certainement le cas du brave clown. Jusqu'alors il avait vécu une absolue insouciance. Les scènes

après et vives. En 1860, au procès du médecin sportsman Palmer, accusé d'avoir empoisonné un de ses amis avec de la strichnine, deux docteurs furent sur le point de boxer en pleine audience. Peu s'en fallut que le "lord chief justice" se fût obligé de descendre lui-même de son siège pour les séparer. Palmer fut pendu et mourut avec un stigme tout britannique.

En somme, les affaires d'empoisonnement seront toujours fort difficiles à juger. Le progrès scientifique a eu pour résultat de multiplier les toxiques et d'embrouiller la toxicologie. Que de crimes inconnus et partant impunis... cela fait frémir! N'est-ce pas le cas de rappeler le mot d'un bon bourgeois qui, après le procès du médecin empoisonneur Cartaigne, en 1821, disait: — Je ne mangerai plus que des confis à la coque que j'irai prendre moi-même sous la poêle!

LES PROGRES DU COMMERCE AMERICAIN DANS LA COLONIE DU CAP.

Les négociants anglais s'effraient des immenses progrès du commerce américain dans la Colonie du Cap, et il est beaucoup question d'une combinaison pour les arrêter.

Dans un rapport au département d'Etat M. Stowe, consul général des Etats-Unis à Captown, cite quelques uns des succès commerciaux remportés récemment par des Américains.

Deux commandes de détail de tubes de métal d'un montant total de \$2,500,000 ont été récemment faites aux Etats-Unis, à 20 0/10 au-dessous des prix anglais. Et, en outre, les fabricants écossais refusaient de fournir des tubes de la longueur demandée. Une grande fabrique d'allumettes en cours de construction à Captown emploiera des machines américaines.

D'immenses quantités de fil de fer galvanisé sont expédiées au Natal par des fabricants américains, à 20 pour cent au-dessous des prix anglais.

Trois mille tonnes de charbon de la Virginie viennent d'arriver à Captown.

LA CURE PAR LE REVE.

Le docteur J.-Léonard Corning a découvert une méthode de guérison pour les personnes atteintes de maladies nerveuses et mentales: cette méthode consiste à procurer aux malades des rêves agréables. Voici comment procède le docteur Corning, dispensateur des songes heureux. Il emploie une sorte de casque en cuir souple qui enveloppe le crâne et les oreilles, laissant le visage seul à découvert. A la place des oreilles ont été ménagées deux oreilles métalliques, reliées par un tube en caoutchouc à un phonographe Edison. Le malade coiffe ce casque et s'étend sur un divan, de préférence sur le dos. Une sorte de tente l'abrite et le plonge dans une obscurité complète. Au pied du lit, un écran blanc est dressé, tandis qu'à la tête et en dehors de la tente est installé, sur un trépied, un stéréopticien, appareil à projection dont l'objectif passe par une ouverture de la tente. Cette espèce de lanterne magique peut recevoir des vues chromatocopiques très variées, dont les images nuancées sont projetées sur le divan, mêlant leurs teintes et leurs sujets de façon à captiver le malade. Tandis que les sensations de la vue sont ainsi éveillées, une influence du même genre est exercée sur l'ouïe par les vibrations d'un phonographe. Sous

ces impressions simulées, le malade ne tarde pas à ressentir une fatigue qui produit bientôt l'assoupissement; et c'est précisément dans cet état de demi-veille que se forment les songes heureux évoqués par la musique et les couleurs; bientôt, on s'endort du plus doux et du plus reposant sommeil... Mais, peut-être êtes-vous sceptique et pensez-vous que ce bizarre mode de traitement est bien capable d'amener, au lieu du calme et du soulagement de tous les maux, une surexcitation nerveuse déplorable ou une migraine véhémentes! Vous auriez tort, et l'incorrigible légèreté de votre scepticisme vous induirait une fois de plus en erreur. M. Corning affirme que la preuve est faite. Il cite des cas de guérison. Non seulement on dort, non seulement l'esprit est calme, mais le corps augmente de poids. Les reins font engraisser.

L'ECHANGE DES RATIFICATIONS.

AMUSEMENTS.

TULANE.

Il s'est produit bien des changements sur la scène américaine, depuis une quarantaine ou une cinquantaine d'années; ce qui n'a pas changé cependant, c'est le goût pour les mœurs, l'on aime autant aujourd'hui, que le premier jour. C'est ce qui explique la vogue de la Compagnie Primrose et Decktader, qui réussit à faire toujours des salles comblées, à chaque représentation, y compris les matinales, qui ont lieu le mercredi et le samedi.

ST-CHARLES.

Il fallait une pièce comme "Hazel Kirks" pour pouvoir soutenir le terrible voisinage de la Passion, qui se joue dans le théâtre voisin. Impossible à ce point de vue, de faire un meilleur choix que la direction du St-Charles. Miss Bourne et M. Beckwith se partagent les honneurs de la soirée, avec M. Mackley, excellent dans Dunstan Kirke.

Quant au vaudeville, il nous donne Chevriol, d'abord; puis Conway et Leland, Mazras et Mazet, et enfin Spence et Bartelle. Sans compter la Kinodrome et ses vues si attrayantes.

THEATRE CRECENT.

"The Dazzler" est l'attraction du moment au Crecent. Cette série de scènes comiques, bouffonnes même parfois, plait au public qui aime à entendre et voir à la fois chanter, danser et jouer la comédie. Et puis il y a d'excellents artistes dans la troupe qui jouent "The Dazzler", des artistes qui ont de la verve et savent enlever les morceaux qu'ils interprètent.

ACADEMIE DE MUSIQUE.

La Paasfen, avec ses 23 splendides tableaux mouvants et vivants, produit un prodigieux effet depuis dimanche, à l'Académie de Musique. Aussi, la foule s'y pressait-elle, à chaque représentation. Rien de plus naturel. Tout le monde connaît les scènes si émouvantes qui ont précédé et suivi la mort de Christ, et l'on est bien aise de voir reproduites d'une façon si saisissante. Ministres de la religion, élèves de convents et fidèles s'y rendent avec empressement, et l'on y entend, en même temps, les compositions des grands maîtres qui ont écrit de la musique religieuse.

A continuer.

Strop calman de Mme Winstew.

Cet opéra a été un succès et un grand succès pour les acteurs AN DENIEN, avec un succès parfait. IL GLOIRE L'ESTANT AMOUREUX DE VIVRE ET SOULAGER LES DOULEURS. GRET LES COLIQUES; c'est le meilleur de la chorégraphie. Et vous êtes tous les personnages dans le monde entier. Soyez de demander le "strop calman" de Mme Winstew sans que vous ne le demandez.